

Béatrice de Rochebrouët

Si le salon s'inscrit dans ses pas au Grand-Palais, il s'en démarque en devenant plus généraliste et en ouvrant ses portes aux nouveaux et aux jeunes, face aux mutations du marché. Cent cinq galeries y sont réunies jusqu'à mercredi.

C'en est bel et bien fini des fastes d'antan de la Biennale des antiquaires pour Fine Arts Paris qui a pris sa succession au Grand-Palais !

Le décorum grandiose a laissé place à un écrin sobre, mais chic, conçu par l'architecte d'intérieur Charles Zana, avec de grandes arches, de généreuses places et de longues perspectives, comme à Paris. Le panel d'exposants, du fait d'une génération de grands marchands touchant à sa fin ou ayant disparu, notamment des spécialistes du XVIII^e, s'est renouvelé. Il offre une fenêtre à d'autres et surtout aux jeunes. N'ayant jamais exposé dans une grande foire, dix sont réunis dans la section « Nouveaux Horizons », avec des stands de 10 mètres carrés à prix réduit. On compte 39 nouveaux sur les 105 élus, dont plusieurs revenant de la biennale. Tous ne sont pas du niveau prestige, mais l'ensemble se tient.

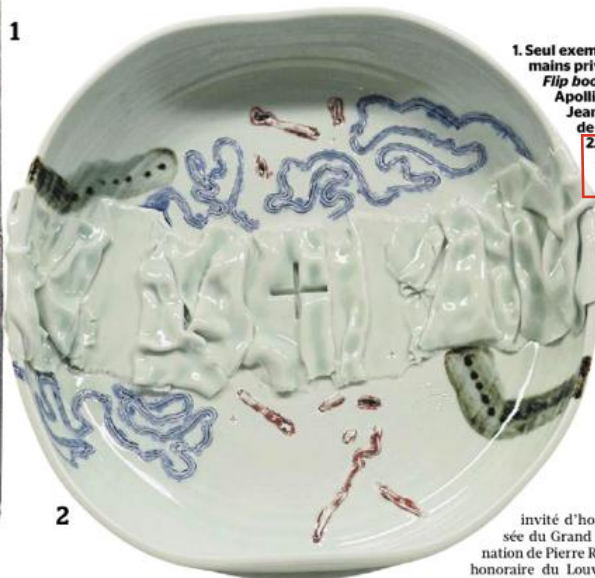
Le marché est en pleine mutation. Il s'est aussi durci avec une concurrence plus rude face à la prolifération des salons et foires de renom. À l'instar de la Braf à Bruxelles ou la Tefaf à Maastricht, toujours en tête. Face aussi aux maisons de ventes internationales qui capotent, par leur force médiatique, leur puissance financière et leur carnet de riches clients les plus grosses collections et les chefs-d'œuvre en voie de disparition. Tout près du Grand-Palais, Christie's expose les trésors de Graziella Patino de Ortiz Linares, figure du Tout-Paris des années 1920 et héritière d'une immense fortune d'Amérique latine, qui seront vendus le 23 septembre. De quoi attirer les acheteurs de Fine Arts Paris...

Dans ce contexte de crise (à l'échelle mondiale), privilégiant l'attentisme, pas facile de s'imposer pour ce salon qui a ouvert vendredi sous la verrière. Le défi est de taille pour son nouveau président Xavier Eeckhout (spécialiste de la sculpture animée des XIX^e et XX^e siècles), qui avait déjà épaulé l'ancien, Bruno de Baysse, dans le cadre de cette manifestation qui a troqué la froideur de novembre pour les jours ensoleillés de septembre, coïncidant avec les Journées du patrimoine. Née des cendres de l'ancienne biennale, mal gérée par un Syndicat national des antiquaires (SNA) qui a laissé ses caisses vides, celle-ci a changé non seulement de date mais aussi plusieurs fois de nom, ce qui a semé la confusion dans les esprits.

De Fab Paris (union du salon Fine Arts au Palais Brongniart, puis au Carrousel du Louvre et de l'ancienne biennale au Grand-Palais), elle est devenue Fine Arts Paris, reprenant ainsi son intitulé d'origine. Se voulant plus généraliste, il lui faut donc réimposer sa marque dans un calendrier qui n'est pas des plus propices pour faire venir les clients internationaux. Les amoureux de peinture moderne et contemporaine réservent leur voyage en Europe pour Frieze et Frieze Masters à Londres puis Art Basel Paris, en octobre. Vendredi, au cours du déjeuner de gala de Fine Arts Paris se tenant au balcon de la mezzanine sous la verrière (il a remplacé le dîner de roi de feu la biennale, qui faisait venir la cour du monde entier !), on a vu quel-



1



2

1. Seul exemplaire encore en mains privées du minuscule Flip book de Guillaume Apollinaire, galerie Jean-Baptiste de Proyart.

2. Sans titre, 2026, Bai Ming, galerie Françoise Livnec.

3. Estela, vers 1980, Mithé Espelt, galerie Omagh. LIBRAIRIE JEAN BAPTISTE DE PROYART : GALERIE FRANÇOISE LIVNEC ; COURTESY GALERIE OMAGH, PARIS

Fine Arts Paris : ne dites plus Biennale des antiquaires

ques étrangers. Mais ils n'étaient pas légion, hormis une délégation de Qatariens et de Chinois. Et peu ou pas d'Américains. Des Anglais, toutefois, du fait de la présence de nombreux marchands de Londres ayant bravé les frais de douane et de transport, plus importants pour eux depuis le Brexit.

Coups de cœur des grands décorateurs

Animé par une belle énergie, c'est un parterre surtout franco-français de privés et de musées qui a arpenté les allées. Peu de pièces follement spectaculaires mais plusieurs perles rares. Chez Brimo de Laroussilhe : un bas-relief en marbre de 1468-1470 avec quatre femmes agenouillées de la famille Simonetta, venant de la chapelle de Saint-François, à l'église Santa Maria del Carmine, à Milan (prix affiché de 260 000 euros). Ou chez Jean-Baptiste de Proyart : le seul exemplaire encore en mains privées (l'autre étant à la BHVP) du minuscule Flip book de Guillaume Apollinaire, faisant défiler 48 images du poète avec André Rouveyre, sur la route de Deauville, à la veille de la guerre de 1914 (250 000 euros).

3

Dans un flot de tableaux d'inégale qualité, on dénicha un grand paysage de neige de Léon Spilliaert de 1910-1921 chez de Baysse (40 000 euros).

Une toute petite vue abstraite du Parc Montsouris, de 1952, par Nicolas de Staël, chez Applikat-Prazan (560 000 euros). Un lumineux papier d'Anna-Eva Bergman de 1970, chez Waddington Custot (vendu). Ou encore un magique Francis Picabia de 1932, La Prière, chez Alexis Lartigue (420 000 euros). Prenant pour point de départ la toile tendue sur son châssis, support premier de la peinture, la galerie Dina Vierny expose de manière originale des Poliakoff, Degottex, Hartung, Couturier ou Malloil.

La Galerie de l'Institut, avec ses Picasso, et Nicolas Landau, avec ses Miro, relèvent le niveau. La céramique, médium en poupe, se déploie partout. De Mithé Espelt, qui inventa miroirs et boîtes précieuses dès la fin des années 1940 (Galerie Omagh), à Karen Swami, la contemporaine qui revisite le kintsugi japonais, sublimant cassures et fêlures à la feuille d'or, en passant par Bai Ming, l'une des têtes de proue du renouveau des arts du feu en Chine (25 000 euros, Galerie Françoise Livnec). Ce dernier dépasse de loin en inventivité Fabienne Verdier, qui impose son geste avec le bleu de Sèvres sur des assiettes (de 9 000 à 12 000 euros) ou vases (jusqu'à 40 000 euros) de la

Manufacture nationale, sur l'immense stand d'Axa, invité sponsor de la foire...

Le plus ? Les grands décorateurs - ces alliés des marchands qui conseillent les riches clients ne se déplaçant pas forcément - ont donné leurs coups de cœur. Jacques Grange a élu une paire de fauteuils à tête au nèmes (Stockholm, vers 1880), à la Galerie Léage. François Joseph Graf : une petite table chiffonnière en marqueterie de Riesener chez Benjamin Steinitz, le roi des spectaculaires écrans

de boiseries. Jacques Garcia : une tête en plâtre de Jean-Antoine Houdon, qui a sculpté sa fille Claudine à 12 mois (1793), chez Trebosc & Lelyveld. Charles Zana : une Korée en marbre d'époque romaine de 37 cm (I^{er} siècle avant J.-C.) dont le corps disparaît sous l'architecture du drapé, à la Galerie Chenel (380 000 euros). Et Thierry Lemaire : une Daine, de Bugatti, chez Xavier Eeckhout.

Ne se voulant pas que commercial, le salon Fine Arts Paris accueille comme

invité d'honneur le futur Musée du Grand Siècle, né de la donation de Pierre Rosenberg, président honoraire du Louvre. Avant d'ouvrir ses portes au printemps 2028, dans l'ancienne caserne de Saint-Cloud, il montre ses dernières acquisitions XVII^e siècle. Mais tous ces efforts sont-ils suffisants pour être la plus belle vitrine de Paris ? « Tous les exposants ici en ont l'envie. Il n'y a pas une seule capitale au monde qui compte autant de grands marchands, mais certains ne veulent pas fédérer cette idée et restent terriblement individualistes », regrette Hervé Aaron, coprésident du Salon du dessin à la Bourse, événement unanimement salué à l'international. Mercredi dernier, un salon dissident, nommé « Confidential », car sur invitation uniquement, s'est ouvert à l'ambassade de Serbie (Paris 16^e) avec une dizaine de très bonnes pointures comme Antoine Barrère (Art d'Asie), Luca Rattton (arts premiers) ou Oscar Graf (Arts décoratifs XIX^e et XX^e), des spécialistes qui manquent cruellement à Fine Arts Paris, avec le design. On ne refait pas l'esprit français ! ■

finearts-paris.com

